

Rumeur publique de Rino Morin Rossignol

Mariel O'Neill-Karch

Numéro 2, 1992

Une opération de maillage pour renforcer les liens entre les isolats de langue française

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1004402ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1004402ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa

ISSN

1183-2487 (imprimé)

1710-1158 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

O'Neill-Karch, M. (1992). Compte rendu de [*Rumeur publique* de Rino Morin Rossignol]. *Francophonies d'Amérique*, (2), 57–58.
<https://doi.org/10.7202/1004402ar>

RUMEUR PUBLIQUE DE RINO MORIN ROSSIGNOL

Mariel O'Neill-Karch
Université de Toronto

Il y a une différence entre écrire des billets pour un quotidien et composer un recueil d'essais, et elle est de taille. Le journaliste écrit rapidement, heure de tombée oblige, sur des sujets d'actualité, tandis que l'essayiste peut prendre tout le temps qu'il lui faut pour développer sa pensée. Différence d'approche, donc, entre les deux genres qui n'ont pas la même ampleur. Mais que se passe-t-il si on réunit en recueil, comme vient de le faire Anne-Marie Robichaud, des billets parus dans un journal? Se transforment-ils automatiquement en essais?

Le public auquel s'adressaient les quelque quatre-vingts billets écrits par Rino Morin Rossignol, entre 1986 et 1988, vivait les moments forts de la vie acadienne en même temps que le rédacteur en chef du *Matin* de Moncton et se posait, comme lui, des questions sur le sort de Richard Hatfield et les élections de 1987. Le lecteur de 1991, lui, à moins d'être politicologue, s'intéresse beaucoup moins à ces questions. Reste donc deux parties du recueil qui ont conservé une certaine fraîcheur. Dans la première, Rino Morin Rossignol lance sur la culture acadienne et le nationalisme des formules lapidaires qui n'ont rien perdu de leur pertinence : « Toutes ces querelles de drapeaux lassent à la longue. Quelques esprits futés murmurent même qu'elles constituent de fort utiles tactiques de diversion, qu'elles nous font perdre un temps fou, alors que les véritables signes concrets du pouvoir nous glissent entre les doigts. » (p. 25) C'est encore quand il est le plus laconique qu'il vise mieux et frappe le plus fort : « Nous sommes en pleine tragédie. Et nous la traduisons pour nous assurer que cette tragédie se vive dans les deux langues. » (p. 39) Vivre dans les deux langues, il le faut bien quand on appartient à la minorité, mais gare au bilinguisme qui mène tout droit à « l'assimilation, [...] le sida linguistique. Beaucoup y sont exposés. Plusieurs meurent. Et chaque victime est une victime de trop » (p. 40). Des victimes, il y en a partout en Acadie, le plus grand nombre tombe aux mains des Anglais, mais les autres, ceux qui se distinguent du groupe, courent le risque de se faire happer par les Québécois qui s'approprient ce qu'il y a de meilleur chez leurs voisins, « car l'Acadie, quand ça rapporte, c'est québécois! Et quand ça ne pogne pas, c'est du folklore! » (p.29)

Dans la quatrième partie, composée d'une série de sketches, mettant en scène des personnages féminins stéréotypés qui commentent l'actualité à

leur façon, au cours de conversations téléphoniques, l'on retrouve Anna Desregrets, Carmen Lagacé, Irma Sansfaçon, Dolorès Lajoie, Eva légaré et Rita Duplaisir, développant sensiblement les mêmes thèmes, mais sur le mode ludique. C'est qu'ici le désarroi se traduit en fou rire, car « c'est mieux de rire que de brailler par les temps qui courent, avec toutes les mauvaises nouvelles qui nous arrivent de partout » (p. 147). Tous les sujets sont bons, l'unique but de l'auteur étant de donner, aux lecteurs du *Martin*, l'occasion de se défouler : « À bas la grammaire, les exceptions à la règle, les verbes irréguliers, les propositions relatives! Défoulons-nous! Faisons des fêtes. Des chevas, Dé zoizo. Dais aléffends. Bon. Ça fait du bien. » (p. 221) Ce sont, si l'on veut, des coups de maître qui font rire, mais ce ne sont certes pas des coups d'essai!

Dans les autres parties, Rino Morin Rossignol traite de sujets variés (nationalisme, éducation, langue, médias, sexualité, et surtout politique), qui auraient gagné à être étudiés avec plus de rigueur dans des textes plus développés. Mais il s'en tient, par facilité, comme son « médiocre » qui « n'avait[t] pas suffisamment de temps pour faire un meilleur travail » (p. 212), à un simple « rapaillage », comme il le précise lui-même dans un « Avant-dire » :

Cette collection de textes n'est pas fondamentalement différente d'un album de famille dont les photos — des instantanés, évidemment — auraient été prises par un rejeton turbulent et iconoclaste arrivé inopinément dans le décor. Photographe du dimanche, il sera peut-être trahi par un cadrage gauche ici, un zoom nébuleux là, et même par quelques têtes coupées! (p. 19)

À cause de ce laxisme, *Rumeur publique* (Éditions d'Acadie, 1991) n'est pas tant « un nouveau souffle » (p. 12), comme le prétend sa préfacière, Anne-Marie Robichaud, qu'une série de vieux clichés.